

## **LA COSMOGRAPHIE UNIVERSELLE DE GUILLAUME LE TESTU (1556), DE L'ASIE DES MERVEILLES AUX NOUVEAUX MONDES EN CONSTRUCTION**

Frank LESTRINGANT  
Université Paris-Sorbonne

L'œuvre cartographique de Guillaume Le Testu se rattache à ce que l'on a pris l'habitude d'appeler « l'école hydrographique de Dieppe »<sup>1</sup>. Mais y a-t-il une école de cartographie dieppoise ? ou même normande ? Cette école se définirait par un style et des traits récurrents, comme une nomenclature d'origine portugaise et la présence de la Grande Jave (*Java maior*) dans l'hémisphère austral. Elle comprendrait une vingtaine de noms et une cinquantaine d'œuvres<sup>2</sup>. Dennis Reinhartz se montre plus prudent : « À ce jour, seuls douze cartographes ont pu être identifiés, auxquels seulement trente-sept œuvres, comprenant cartes, atlas et écrits hydrographiques ont pu être attribuées »<sup>3</sup>. Le même historien propose la liste suivante : Pierre Desceliers, Jean Rotz, Guillaume Le Testu, Guillaume Brouscon, Nicolas Desliens, Jean de Camorgan, Jean Cossin, Jacques de Vaudeclaye, Jacques Le Moyne de Morgues, Jean Dupont, Jean Guérard et Guillaume Le Vasseur. Mais il oublie au passage le havrais Pierre de Vault ou Devault, l'auteur des *Premières Œuvres* en 1583. L'origine de ces cartographes est très diverse, et nullement dieppoise au sens strict, ni même normande au sens large, puisque Brouscon est originaire du Conquet à l'extrême pointe de la Bretagne et que Jean Roze ou Rotz, un Écossais de Dieppe, a servi tour à tour les rois de France et d'Angleterre, François I<sup>er</sup> et Henri VIII, auquel est dédié en 1542 *The Booke of Idrography*, aujourd'hui conservé à la British Library.

Naguère le grand historien portugais Luis de Albuquerque remettait en cause l'existence d'une prétendue « école de Sagres », un laboratoire astronomique et cartographique d'où serait sortie toute armée la science nautique des Portugais lors de leur expansion maritime des XVe et XVIe siècles<sup>4</sup>. Il n'y a sans doute pas plus d'école de Dieppe que d'école de Sagres, cette invention de l'historiographie portugaise des grandes découvertes. Il vaudrait mieux parler d'un « atelier normand » ou même français de production cartographique, où durent travailler côte à côte pilotes portugais, débauchés par l'attrait d'un gain supérieur, et copistes normands. Comme le rappelle Albert Anthiaume, « pendant tout le cours du XVIe siècle, on trouve des cosmographes portugais établis dans les ports de Normandie ou de Bretagne. Certains mêmes étaient à la solde du roi de France, tels André Homem qui fut cartographe de François I<sup>er</sup> et de Charles IX, et Bartholomeu

---

<sup>1</sup> Guillaume Le Testu, *Cosmographie Universelle. Selon les navigateurs tant anciens que modernes par Guillaume Le Testu pillotte en la mer du Ponent, de la ville françoise de Grace*, présentation de Frank Lestringant, Paris, Arthaud, Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives, Carnets des Tropiques, 2012. Je résume dans les présentes pages le propos développé dans la préface de cet ouvrage. 15 images de cet Atlas, numérotées dans l'ordre où elles sont mentionnées dans ce texte, où elles sont signalées par la mention (*ill.*), sont rassemblées dans le dossier ci-joint ; elles sont extraites du site Gallica de la BNF, où elles ont été mises en ligne le 20 08 2011. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8447838j>

<sup>2</sup> Sarah Toulouse, *L'Art de naviguer : hydrographie et cartographie marine en Normandie, 1500-1650*, thèse de l'École des chartes, 1994.

<sup>3</sup> Dennis Reinhartz, « L'École de cartographie de Dieppe et son temps », in *Atlas Vallard*, Barcelone, M. Moleiro Editor, 2010, p. 22.

<sup>4</sup> Luis de Albuquerque, *Duvidas e certezas na historia dos descobrimentos portugueses*, Lisbonne, Vega, 1990, t. I, chap. II : « Os "sabios" henriquinos e a "Escola de Sagres" », p. 15-27.

Velho qui mourut à Nantes en 1568. Trois petits neveux de Toscanelli étaient négociants à Dieppe entre les années 1545 et 1549 »<sup>5</sup>.

Il en résulte une production cartographique hybride, témoin d'un transfert culturel entre le Portugal et la France, et bientôt l'Angleterre. La présence de ces transfuges en France et leur collaboration active à l'atelier normand suffisent à ruiner un autre mythe de l'historiographie des Grandes Découvertes, celui de la fameuse « Politique du Secret », qui aurait été l'œuvre de la dynastie d'Aviz<sup>6</sup>. Secret bien éventé que celui des navigations portugaises, divulguées en l'espace de quelques décennies dans toute l'Europe du Nord-Ouest ! Qui aurait pu interdire aux Portugais installés à Rouen, au Havre ou à Dieppe, de dresser de bonnes cartes ?

Toujours est-il que cette production normande, concentrée surtout dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, mais qui déborde sur le siècle suivant, présente une forte cohérence. On peut en rappeler les traits principaux : une nomenclature portugaise tout d'abord ; ensuite la présence d'une immense Terre Australe, vaste continent équilibrant l'Eurasie au sud et s'étendant de la Terre de Feu à Java, englobant par conséquent l'Australie actuelle et le continent Antarctique.

On a un peu de mal à imaginer que Guillaume Le Testu, rude aventurier aguerri par les coups de main, tué pour finir lors d'une tentative de capture de l'or espagnol dans l'isthme de Panama, fut le délicat miniaturiste des 56 cartes de la *Cosmographie universelle*, « le plus riche et le plus complet spécimen de la cartographie française du XVI<sup>e</sup> siècle », selon l'abbé Anthiaume.

La *Cosmographie universelle* de Le Testu présente, au premier coup d'œil, une unité de touche et de facture. Mais pour peu qu'on la regarde de plus près, elle trahit une certaine dispareté. Ses sources apparaissent composites. Par exemple, l'épître de dédicace « A hault et puissant seigneur messire Gaspar de Coligny chevallier de l'ordre, seigneur de Chastillon, Amiral de France », est plagiée de la dédicace de la *Cosmographie de Levant* d'André Thevet à François III de La Rochefoucauld (Lyon, 1554), qu'elle résume<sup>7</sup>. Il se trouve que les deux dédicataires sont des gentilshommes protestants et que tous deux périrent lors des massacres de la Saint-Barthélemy<sup>8</sup>.

Rien de commun entre les deux ouvrages, sauf peut-être le terme de cosmographie, presque un mot magique, en tout cas un terme à la mode, qui fait ici office de sésame ou d'« embrayeur ». Le passage emprunté à André Thevet s'ouvre par cette question rhétorique : « Qui est ce nouveau Cosmographe, qui après plusieurs auteurs très renommés, tant anciens que modernes : a voulu entreprendre d'inventer choses nouvelles » ? Pour Le Testu comme pour Thevet, le bon cosmographe n'est pas resté enfermé dans son cabinet d'étude, il a parcouru le vaste monde, reconnaissant *de visu* sa rondeur et sa variété.

La réponse n'est pas moins traditionnelle que la question. Le Testu ou son scribe continue de recopier, tout en simplifiant là encore : « Mais je leur répondrai, que Nature ne s'est tant astreinte, ou assujettie aux écrits des Anciens, qu'elle ait perdu le pouvoir et vertu de produire choses nouvelles et étranges : outre les choses de quoi ils ont écrit ». L'idée se rencontrait déjà chez Pline le Jeune, dans une lettre à son ami Caninius : « Je suis un admirateur des anciens, mais sans imiter pour cela ceux qui méprisent les talents de notre époque. Il est faux en effet que la nature, comme si

<sup>5</sup> Albert Anthiaume, *Cartes marines, constructions navales, voyages de découvertes chez les Normands, 1500-1650*, préface de l'amiral Buchard, Paris, Imprimerie Nationale, 1916, t. I, p. 34.

<sup>6</sup> Autre mythe mis à mal par Luis de Albuquerque, *Duvidas e certezas, op. cit.*, t. I, chap. VI : « Ainda o "Segredo de estado" », p. 57-65.

<sup>7</sup> André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1554 ; fac-similé et commentaire de la seconde édition de 1556 par Frank Lestringant, Genève, Droz, 1985, p. 3-4.

<sup>8</sup> Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 149-150.

elle était fatiguée et épuisée, n'enfante plus rien d'admirable »<sup>9</sup>. Renchérissant en ce sens, la pensée scolastique du Moyen Âge souligne le contraste existant entre les certitudes humaines, trop vite arrêtées, et une nature qui toujours se renouvelle et offre à ceux qui savent la contempler un spectacle changeant et infiniment divers.

### Les cinq parties du monde

Après les six projections qui forment le préambule mathématique de la *Cosmographie universelle* de Le Testu (*ill. 1*), viennent cinquante cartes régionales, qui représentent la Terre considérée dans ses cinq parties : Europe, Afrique, Asie, Terre Australe et Amérique. Cinquante cartes pour l'ensemble, soit une moyenne de dix cartes par continent. Mais on s'aperçoit aussitôt que la répartition est inégale. L'Europe familière n'a droit qu'à sept cartes (n° 7 à 13). L'Afrique et l'Asie, à égalité, remplissent chacune huit cartes (n° 14 à 21 et 22 à 29). La Terre Australe et l'Amérique, les parties du monde les moins bien connues, l'une toute conjecturale et l'autre à peine circonscrite, sont paradoxalement les mieux dotées : la Terre Australe avec douze cartes (30 à 41) et l'Amérique avec quinze (42 à 56). C'est l'une des principales singularités de la *Cosmographie universelle* que d'accorder une si large place à « l'imagination », comme dit Le Testu, une « imagination » qui fait jeu égal avec l'expérience des grandes navigations.

Le monde des Anciens se réduisait à trois continents, rassemblés autour de la Méditerranée. Il était donc placé sous le signe de la trinité. Le chiffre trois, de l'Antiquité à la Renaissance, possède une vertu pédagogique : thèse, antithèse, synthèse, ou, selon le raisonnement syllogistique, majeure, mineure et conclusion<sup>10</sup>. Le trois a aussi une vertu mystique : le monde est tout à la fois un et trois, comme Dieu lui-même, unique en trois personnes. De sorte que la tradition chrétienne a réaffirmé le sacro-saint principe ternaire cher à la pensée scientifique des Anciens.

S'il y a trois mondes, quels sont-ils ?

- 1) l'Ancien Monde, qui vient en premier, du double point de vue de la connaissance et de la dignité ; ce premier des trois mondes est lui-même subdivisé en trois parties, Europe, Asie, Afrique ;
- 2) le Nouveau Monde, ensuite, dédoublé en Amérique du Sud, la mieux connue, et Amérique du Nord, à peine sortie des limbes ;
- 3) le Troisième Monde, enfin, qui est l'immense « Terre Australe », réunissant « Java la Grande » et la Terre de Feu à l'Antarctique.

Ce troisième monde est seulement conjectural, mais il figure sur toutes les cartes, dans tous les atlas du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut se demander si le Nouveau Monde n'en appelait pas *ipso facto* un troisième pour rétablir la sacro-sainte trinité, habitude de pensée, véritable « tour » de la pensée géographique traditionnelle. La forme trine du monde ancien est donc maintenue, au prix d'un changement d'échelle.

### Le monde par régions : les neuf climats

Les cartes de la *Cosmographie universelle*, à partir de la septième, sont des cartes plates orientées sur la rose des vents et munies d'une double échelle : échelle de latitudes et échelle de lieues pour la mesure des distances. La longitude, dont le calcul reste très approximatif jusqu'à l'invention du chronomètre de marine au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est pas indiquée. Cette absence de longitude dans les cartes de la *Cosmographie universelle* empêche de définir leurs limites exactes, et par conséquent de construire en

<sup>9</sup> Pline le Jeune, *Lettres*, livre VI, 21, trad. A.-M. Guillemin, Paris, 1927, t. 2, p. 126. Cité par Jean-Robert Armogathe, « Postface » à *La Querelle des Anciens et des Modernes XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, préface de Marc Fumaroli, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2001, p. 830.

<sup>10</sup> Comme le rappelle Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 159-168.

toute rigueur le tableau d'assemblage où les ranger bord sur bord. Or Le Testu tire parti de ce flou du cadre, aussi bien des chevauchements possibles d'une carte à l'autre que des béances subsistant entre elles.

Dans le commentaire de chaque carte, Le Testu distingue les différentes régions par les climats sous lesquels elles sont situées. Ces climats, ou zones orbiculaires étagées à partir de l'équateur et comprises entre deux parallèles, tirent leurs noms de l'ancienne géographie grecque, et en particulier de Ptolémée. « La division des climats était relative à la longueur du jour, les parallèles limitrophes étant arbitrairement choisis de telle sorte qu'il y eût variation d'une demi-heure entre chaque climat dans la longueur du plus long jour d'été »<sup>11</sup>. Or le monde des Anciens était doublement restreint en hauteur, la zone torride, de part et d'autre de l'équateur, étant déclarée inhabitable, de même que les zones glaciales autour des pôles. Dans cet univers étranglé entre un midi ardent et un septentrion glacé, l'œkoumène ou terre habitée se divise en climats déterminés par le nom d'une ville, d'une localité, d'une montagne, d'un fleuve ou d'une mer. Le point initial du premier climat et le point final du dernier sont éloignés de 46 degrés environ. La largeur des climats est variable : elle diminue à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, conformément aux données de la science astronomique. Ces climats sont tantôt au nombre de sept, et c'est le chiffre que retient l'Allemand Sébastien Münster dans sa *Cosmographie universelle* traduite en français en 1552<sup>12</sup>, tantôt au nombre de neuf, et c'est la version que divulgue Pierre Apian, l'auteur de la petite *Cosmographie* pratique complétée par Gemma Frisius et adoptée par toute l'Europe de la Renaissance. Le Testu choisit donc les neuf climats de Pierre Apian, trop à l'étroit dans les sept climats de Sébastien Münster. C'est du reste l'option la plus courante à l'époque et c'est aussi la solution la plus moderne, celle qui ouvre le plus largement le compas de la sphère habitée.

Le premier climat, dans l'ancienne cosmographie, ne commence qu'au dixième degré de latitude nord et est appelé climat de Méroé, ou climat « dia Meroes », du nom de Méroé, ville et royaume de Nubie situés dans une large boucle du Nil, souvent représentés comme une île. Puisque les modernes navigations ont démontré que la zone Torride était peuplée, voire la plus peuplée du monde, comme l'affirme par exemple André Thevet à la suite de Francisco Lopez de Gomara<sup>13</sup>, les neuf climats, chez Pierre Apian, suivi par Le Testu, s'étagent depuis l'équateur jusqu'au cercle polaire. Aucun problème, dès lors, pour faire commencer le climat de Méroé immédiatement à l'équateur.

Le deuxième climat est le climat de Syène ou Assouan, en Haute-Égypte : c'est le climat « dia Syenes » ou « dia Siens ». Viennent ensuite, en remontant vers le septentrion, le troisième climat, « d'Alexandrie », « dia Alexandrias » ; le quatrième, de Rhodes, « dia Rhodou » ; le cinquième, de Rome, « dia Romès » ; le sixième, du Pont (ou Pont-Euxin, ou mer Noire), « dia Pontou » ; le septième, du Borysthène, grand fleuve de la Sarmatie européenne, l'actuel Dniepr, « dia Boristhéous » ; le huitième, des monts Riphées, « dia Ripheon » ; et le neuvième et dernier, de Damia, « dia Damias ».

Les neuf climats de l'hémisphère boréal ont pour répondants et symétriques par rapport à l'équateur les neuf anti-climats de l'hémisphère austral. Ces neuf anti-climats portent les mêmes noms, mais précédés du préfixe *anti-*. On aura donc à partir de l'équateur et en descendant vers le pôle Antarctique les climats suivants : « antidia Meroes », « antidia Syenes », « antidia Alexandrias », « antidia Rhodou », « antidia Romès », etc., jusqu'à « antidia Damias », qui est le

<sup>11</sup> François de Dainville, S.J., *Le Langage des géographes*, Paris, Picard, 1964, p. 18-19.

<sup>12</sup> Bâle, Heinrich Petri, 1552.

<sup>13</sup> André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*, Paris, 1557, chap. 19, f. 35 r<sup>o</sup>-37 r<sup>o</sup> ; *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique*, 2011, p. 127-132. Pour la filiation qui conduit de l'*Histoire générale des Indes* de Francisco Lopez de Gomara à André Thevet, voir la note sur le passage, p. 441-444.

plus méridional. Le Testu, là encore, a pu s'inspirer de la solution proposée par Pierre Apian dans son chapitre *De climatibus*, « Des climats »<sup>14</sup>.

On constate que la géographie ancienne, quelque limitée qu'elle soit, parvient à rendre compte de la totalité du monde nouvellement découvert. Il est pour le moins étonnant de découvrir que, par projection symétrique inverse, le Brésil puisse être défini à partir de Méroé l'Africaine et de Rhodes la grecque, ou que les Patagons répondent symétriquement aux Scythes de l'hémisphère boréal, sous le neuvième climat « dia Damias ». Tout se passe comme si le Nouveau Monde était programmé par l'Ancien et la cosmographie des Modernes par celle des Grecs et des Latins. À quelques retouches près : le verrou de la zone Torride, longtemps réputée infranchissable, a sauté, ce qui ne remet nullement en cause le schéma d'ensemble.

### L'ordre du monde

Pour décrire le monde, il faut un ordre. Or la sphère, par définition, est sans commencement ni fin. Traditionnellement, depuis l'Antiquité, la description géographique commence par les colonnes d'Hercule, autrement dit le détroit de Gibraltar, la limite occidentale du monde connu selon les Anciens, et se déploie ensuite d'ouest en est, au rebours du mouvement apparent du soleil. Le Testu suit cet ordre de présentation. Il ouvre son atlas par l'Europe Occidentale (VII) et le termine par le Canada et Terre-Neuve (LVIII). L'océan Atlantique reste donc la césure fondamentale dans la scansion du monde. Il fixe l'origine et la fin de la description.

Le mouvement général du parcours se reproduit à l'échelle de chaque continent : d'ouest en est pour l'Europe et pour l'Asie ; d'ouest en est par le détour du sud, pour l'Afrique, parcourue dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Le continent austral semble contredire ce dessin d'ensemble, puisque le regard rebrousse chemin, de « Java la Grande », à l'est, vers la Terre de Feu, à l'ouest, en passant, à mi-chemin, très au large du cap de Bonne-Espérance : ce renversement n'a rien que de normal, puisque nous sommes dans l'hémisphère inférieur où les courants s'inversent, où l'eau qui s'écoule tourne à l'envers dans les lavabos. Quant au « continent-méridien » qu'est l'Amérique, il est remonté du sud vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au Labrador qui le réunit presque à l'Europe.

L'image de l'Europe est familière. Elle n'a rien pour décontenancer le regard actuel. La France, l'Espagne, les îles britanniques ont déjà trouvé leurs contours, de même que l'Italie et la Grèce, héritières d'une longue tradition cartographique. Certes l'Italie apparaît trop relevée vers l'est, redressée à l'horizontale et séparant « la mer de dessous » ou *mare di sotto* – la mer Tyrrhénienne – de « la mer de dessus » ou *mare di sopra* – l'Adriatique (*ill.* 2). Cette représentation est conforme à l'usage. Dans les cartes anciennes, en effet, l'Italie était plus étirée latéralement qu'elle ne l'est en réalité et surtout elle se déployait selon le parallèle, au lieu de dessiner cette diagonale que nous connaissons et qui biffe la Méditerranée en direction du sud-est. La « mer de dessous » ou Mer Inférieure, la plus riche et la plus accidentée, pouvait aussi bien faire référence aux Enfers, puisque les forges souterraines de Vulcain en faisaient trembler les rives et la hérissaient de cheminées volcaniques, Vulcano, Stromboli, Etna<sup>15</sup>.

Exacte à l'ouest et au sud, l'image de l'Europe se brouille au nord et à l'est. L'Allemagne et l'Europe centrale sont écrasées en hauteur, réduites à la portion congrue. La Scandinavie est méconnaissable avec une Norvège rabougrie et une Suède orientée plein est, une Finlande séparée du Groenland au nord par un étroit et profond « détroit de Carélie » (*Carelie fretum*)<sup>16</sup>. De toute évidence, Le

<sup>14</sup> Petrus Apianus, *Cosmographia*, Anvers, Jean Bellère, 1584, chap. VI, p. 15.

<sup>15</sup> Voir Frank Lestringant, « L'*Isolario* italien de Leandro Alberti », *L'Italia dell'Inquisitore. Storia e Geografia dell'Italia del Cinquecento nella Descrizione di Leandro Alberti*, a cura di Massimo Donattini, Bologne, Bononia University Press, 2007, p. 385-394, et en particulier p. 389.

<sup>16</sup> 9<sup>e</sup> carte, f. X v<sup>o</sup>.

Testu paraît ignorer la *Carta Marina* d'Olaus Magnus, une carte marine gravée sur bois publiée à Venise en 1539 et présentant les contours assez exacts des pays septentrionaux<sup>17</sup>.

La première carte régionale de l'atlas est révélatrice du dessein d'ensemble : carte nautique de l'Atlantique Nord, où le Labrador et Terre-Neuve affleurent en haut à droite, où l'Europe occidentale et la « Barbarie » se dessinent tout en bas (*ill. 3*)<sup>18</sup>. Cette carte est orientée le nord à droite, comme l'indique la fleur de lys surmontant la rose des vents exactement au centre. L'Atlantique Nord est cisailé par le méridien origine, étalonné du 26° au 66° degré de latitude boréale et coupant la carte aux deux tiers de sa hauteur. « La Terre Neufve » est représentée sous la forme d'un archipel disloqué, et la France, au milieu en bas, porte l'écusson aux trois fleurs de lys. Dans la « Mer Oceanne », un char de triomphe est surmonté de l'aigle couronnée de Coligny. Les trois poissons locomoteurs ont l'un une tête de hibou, l'autre un bec d'oiseau, et le troisième, qui conduit l'attelage, exhibe une dentition de requin et des ailes de chauve-souris. Ce char de triomphe se retrouvera, beaucoup plus orné et supportant une aigle redoublée, dans la carte d'Afrique représentant le golfe de Guinée et l'Atlantique Sud<sup>19</sup>. Cette fois il sera attelé à des dauphins chevauchés par le dieu Neptune et sa troupe.

Cette carte nautique, assure Le Testu, est à l'usage des navigateurs : elle indique en effet la distance à parcourir « du pays de France, Espagne, Angleterre, Écosse, Irlande et Flandres, jusques en ladite région de Bacillaux, là où la pêche des morues se fait ». D'emblée l'Europe apparaît liée à l'autre bord de l'Atlantique, arrimée au Nouveau Monde par la pêche saisonnière à la morue sur les bancs de Terre-Neuve, une pratique dont les origines remontent au début du XV<sup>e</sup> siècle au moins, bien avant les découvertes de Cabot et de Cartier. Choissant d'ouvrir sa description géographique par le bord occidental de l'Europe, Le Testu montre moins une coupure qu'une continuité. La mer Océane n'est plus cette limite absolue qu'elle était pour les Anciens. Dans le monde ouvert des Modernes, c'est au contraire un espace d'échange, de commerce et, le cas échéant, de rivalité coloniale et de guerre. En d'autres termes, le monde ne commence pas avec l'Europe ; il continue avec elle.

### Les quatre et bientôt cinq continents

Les sept cartes de l'Europe ne montrent que des villes closes, des châteaux, des tours et des clochers. Vers le nord-est seulement, aux confins de la Scythie, l'actuelle Russie, et au-delà de la Moscovie et du duché de Novgorod, les tentes de toile remplacent les constructions en dur (*ill. 4*). Une certaine monotonie émane de ce continent trop bien ordonné. Les seuls monstres que l'on aperçoit sont rejetés dans les mers environnantes. De même, la seule violence perceptible est, dans la première carte, la bataille navale opposant, à proximité des Canaries, un navire français et un portugais, et une autre, en Méditerranée, entre un vaisseau chrétien et une galère barbaresque<sup>20</sup>. De ce contraste entre l'Europe et les quatre autres parties du monde il est aisé de tirer une leçon : le principe d'ordre qui règne d'ores et déjà dans le moindre des cinq continents est appelé à s'étendre par contagion. Mais l'on verra que si l'Europe apparaît pacifiée et régulièrement plantée de villes, la violence commise hors de ses frontières est parfois de son fait.

L'Afrique en huit cartes (14° à 21°) procède avant tout de la *Géographie* de Ptolémée, notamment pour l'intérieur d'un continent qui résistait aux tentatives de pénétration des modernes navigateurs. Au XVI<sup>e</sup> siècle comme encore pendant les deux siècles suivants, l'Afrique aux grands fleuves coupés de rapides reste le continent fermé. Le contraste est donc patent entre un pourtour garni d'une riche

<sup>17</sup> Olaus Magnus, *Carta Marina et descriptio septemtrionalium terrarum ac mirabilium rerum in eis contentarum diligentissime elaborata. Anno Dni 1539*. Venise, Thomas de Rubis, 1539. Exemplaires à Uppsala, Universitetsbibliotek, et à Munich, Bayerische Staatsbibliothek : 12 Mapp. VII, 1.

<sup>18</sup> 7<sup>e</sup> carte, f. VIII v<sup>o</sup>.

<sup>19</sup> 18<sup>e</sup> carte, f. XIX v<sup>o</sup>.

<sup>20</sup> 15<sup>e</sup> carte, f. XVI v<sup>o</sup>.

nomenclature venue des documents nautiques, surtout portugais, et l'intérieur livré aux ressources d'un imaginaire millénaire. On connaît l'adage qui fera plus tard les délices de Flaubert : « L'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau ». Rien de plus traditionnel, à vrai dire, ni de plus ancien que ce nouveau prétendu. Toute la côte occidentale de l'Afrique est peuplée de chameaux, d'éléphants, de bœufs, de lions, d'onces, de chèvres et de serpents (*ill. 5*). Dans le royaume de Melli (« MELLI REGNON ») on trouve un « Rinoseron » qui ressemble à une paisible vache à la robe bleutée, une troisième corne sur le nez. Au-dessus un éléphant du même gris-bleu et un lion paraissent faire bon ménage. L'étrangeté n'affecte pas seulement la faune, mais aussi l'humanité de ces régions : on sait que, depuis l'Antiquité, l'Afrique est avec l'Inde la patrie des races monstrueuses. Dans la même carte de l'Afrique occidentale, dans la Libye intérieure (« Libia interior), un cyclope nu et chevelu est assis dans l'herbe verte, avec cette légende : « Monoculi ».

La dernière carte de la série africaine, la carte 21, orientée le nord à gauche et remplie par l'océan Indien, offre une particularité : c'est l'une des moins légendées de l'atlas, une carte presque muette en comparaison de celles qui l'entourent. N'étant pas complètement écrite, elle donne une impression d'inachevé. Une fois couvert son fond de carte, le peintre n'a pas eu le temps, manifestement, de reporter au propre les légendes. En tout et pour tout, il a tracé ces quatre légendes en lettres capitales, de haut en bas : « ZANZIBAR », « LA MER DE LINDE ORIENTALE », « ILLE SAINT LORENS DICTE MADAGASCAR » et « TERRE DE MELINDE ». En revanche aucune légende en petites lettres comme dans la plupart des autres cartes. La carte représente « La Mer de l'Inde Orientale » ou océan Indien, avec les îles de « Saint-Lorens dicte Madagascar » et de « Zanzibar ». Cette île fait doublon avec le Zanzibar de la côte de Tanzanie, correctement représenté dans la carte précédente, entre « Monfia » (Mafia) et Pemba, à l'entrée du « Sinus Barbaricus » (*ill. 6*)<sup>21</sup>.

La grande île de Zanzibar vient de Marco Polo. Dans *Le Devisement du monde*, le nom de Zanzibar ou Zanquibar, ou encore Çanghibar, désigne, plus que la petite île de Zanzibar, l'arrière-pays continental. Se rapportant à tout lieu enclavé, à toute terre accessible seulement par la mer, le terme d'« île » induit en erreur. À partir de là, toute une portion de la côte d'Afrique s'est trouvée insularisée, pour dériver ensuite à travers l'océan Indien. Dans son commentaire, Le Testu définit ainsi Zanzibar : « Ille abitée de grans hommes »<sup>22</sup>. La légende des géants de Zanzibar remonte elle-même à Marco Polo, qui les peint noirs, nus, cheveux crépus, yeux exorbités, grande bouche lippue, capables de porter la charge de quatre hommes normaux<sup>23</sup>.

Madagascar, dans la même carte, est le résultat d'une extraordinaire confusion géographique entre la péninsule de Mogadiscio, capitale de la Somalie, dont il est question dans *Le Devisement du monde*, et la grande île presque homonyme, découverte par le Portugais Diogo Dias en 1500<sup>24</sup>. Cette double nature de Madagascar est exprimée par Le Testu dans cette formule de prime abord énigmatique : « Lille Saint Lorens des anciens dicte Madagascar »<sup>25</sup>. Par les « anciens », il faut entendre Marco Polo, qui invente le mot au XIII<sup>e</sup> siècle, bien avant la découverte effective de l'île par les modernes Portugais. Ceux-ci la nomment alors São Lourenço, l'île de Saint-Laurent, date de sa découverte en 1500, tout en croyant y reconnaître l'île décrite par le Vénitien sur la foi de marchands arabes.

Les cartographes transportent ces deux prétendues îles en plein océan. Or, tandis que Madagascar, « reconnue » par les navigateurs portugais, s'arrime pour finir le long de l'Afrique, Zanzibar poursuit sa

<sup>21</sup> Le Testu, *Cosmographie universelle*, carte 20.

<sup>22</sup> Le Testu, *Cosmographie universelle*, f. XXIII r<sup>o</sup>.

<sup>23</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. Philippe Ménard *et alii*, t. VI, Genève, Droz, 2009, chap. 186, 4-12, p. 57. Cf. l'édition A.-C. Moule et Paul Pelliot, version française de Louis Hambis, Paris, François Maspero, 1980, t. II, chap. CXCIII, p. 484-487, et notes 441-442.

<sup>24</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. Ph. Ménard, t. VI, chap. 185, p. 54-56 et note p. 178-180 ; éd. A.-C. Moule et P. Pelliot, t. II, chap. CXCII, p. 480-483, et note 438.

<sup>25</sup> Le Testu, *Cosmographie universelle*, f. XXII r<sup>o</sup>.

dérive vers l'est. Dans la carte 32 de la *Cosmographie universelle*, « Zanzibar », égarée au milieu de l'océan Indien, se retrouve vis-à-vis d'un promontoire de la Grande Jave, cette partie du mythique continent austral qui remonte jusqu'à l'île de Java. Une caravelle, vue de l'arrière et vent en poupe, s'engage dans le détroit que délimitent à l'ouest « Za[n]zibar » et à l'est « Partie de la Terre de Grant Jave », et se dirige ainsi vers le nord.

### L'Asie ou la mémoire du monde

Comme l'Afrique, l'Asie est décrite en huit cartes et vient pour l'essentiel de la *Géographie* de Ptolémée. Le fond de carte est grec, mais il comporte des sédimentations successives. Les conquêtes d'Alexandre le Grand ont forgé le dessin général de l'Asie Centrale. Sur ce fond premier s'est surimposée l'empreinte de Marco Polo, que l'on continue, deux siècles plus tard, de percevoir comme un contemporain, alors que l'empire mongol s'est réduit comme une peau de chagrin. Vers les confins de la Palestine et de l'Arabie, l'empreinte biblique s'est greffée sur le fond gréco-latin.

Dans les cartes 22 et 23, l'Arabie Déserte, dont le dessin s'inspire de Ptolémée, est prise entre deux chaînes de montagnes s'écartant comme les rayons d'une roue ou les branches d'un compas. Non loin, la mer Rouge est redevable de sa couleur, de ses tourbillons et des corps qui l'encombrent à l'histoire sainte des Hébreux. La carte 23, orientée l'est en haut, cadre le Proche-Orient avec une partie de la Méditerranée, les îles de Chypre (« Sipre ») et de Crète (« Candie »), le Dodécanèse et les Cyclades. La mer Rouge est rouge sang (*ill.* 7). Elle est remplie de la débâcle de l'armée de Pharaon, à la poursuite des Hébreux qui continuent leur chemin au-delà, à pied et à cheval, en direction de l'Arabie déserte, laissant de côté sur leur gauche, et donc à l'ouest, les « Mons de Sinay » et l'Arabie Pétrée. Le cavalier qui ferme la marche est barbu et brandit un bâton qui pourrait être un sceptre. Monté sur un cheval blanc, il porte deux petites cornes sur la tête : on reconnaît Moïse, le prophète qui conduisit le peuple hébreu hors d'Égypte à travers la mer Rouge.

C'est l'élément le plus spectaculaire de la carte : l'armée de Pharaon (désignée par la légende : « PHARAM ») est représentée deux fois : d'abord sous l'aspect d'un bataillon de lanciers à cheval, que l'on aperçoit de dos, arborant l'oriflamme au croissant d'or sur champ d'azur ; ensuite à demi engloutie par les flots rouges d'où émergent têtes et bras, cuisses et jambes, roue et caisse d'un char doré ; un second oriflamme à la lune pleine s'incline au milieu du désastre. La mer Rouge est coudée, s'infléchissant vers le sud dans le dernier tiers de sa longueur. En « Egipte », « le Grand Caire » dresse ses tours, sa porte et ses flèches effilées. Non loin du Jourdain, on aperçoit la ville de « Sodome » en flammes, frappée malgré l'intercession d'Abraham. Un spectacle plus calme attend le peuple hébreu sorti d'Égypte : en Arabie Déserte, qui paraît mal porter son nom, un troupeau broute l'herbe, tandis qu'un berger puise de l'eau à un puits circulaire. Un cavalier sur un dromadaire passe au-delà. Une tente et un chariot dételé complètent ce décor pastoral.

Au nord-est, entre l'*Asiriae Pars* et *Babilonne*, un autel à base carrée se dresse à proximité d'Apamia, sur la rive du Tigre. Il s'agit de l'autel, ou plutôt des autels d'Hercule, *Hercullis are*. Ces autels païens se retrouvent dans la carte suivante, la 24<sup>e</sup>, qui représente la mer Noire et ses alentours, depuis la mer Égée jusqu'à la mer Caspienne. La geste d'Alexandre vers l'Orient a laissé des traces tangibles : autels et portes jalonnent son itinéraire de conquête. Dans la boucle du fleuve Tanaïs, le Don des modernes, au-dessus de l'inscription « Sarmatie partie d'Europe », une tour crénelée rappelle l'un des deux autels qui figurent dans la seconde table d'Asie du Ptolémée imprimé à Strasbourg en 1513 : dans cette carte de la *Geographia* on aperçoit deux autels, l'un sur les monts Riphées, *Are Alexandri*, « les autels d'Alexandre », et l'autre dans le méandre dessiné par le cours du Tanaïs, *Are Celaris*, « les autels de Celarius », exactement où Le Testu a établi son fort carré. Le dessinateur, selon toute évidence, a mal interprété la figure d'origine, tout en conservant la structure carrée de l'édifice.



Plus à l'est, chez Ptolémée aussi bien que chez Le Testu, sont représentées, entre la mer d'Azov (*Le lacq Meotis*) et la mer Caspienne (*Mare Hircano*), les « *Columpne Alexandri* » ou « Coullonnes de Allexandre » (ill. 8). Chez Le Testu, ces colonnes sont légèrement renflées et de couleur dorée ; comme l'Orient de la carte est en haut, elles se dressent dans cette direction, chapiteaux à l'est, alors que, dans la carte originale de Ptolémée, orientée le nord en haut, elles sont debout selon cet axe. Deux portes monumentales sont aménagées dans la chaîne de montagne du Caucase (*Caucasus m.*), permettant le passage au-delà : il s'agit là encore d'un souvenir de Ptolémée, où trois portes à double battant, *Porte sarmasite*, *Porte sive pile Sarmatiae* et *Pile Albanie* ferment les défilés du Caucase. Le Testu n'a légendé qu'une de ces deux portes subsistantes, *Porte Albanie*, c'est-à-dire, « Portes d'Albanie ». Colonnes dorées, autels monumentaux et portes voûtées scandent la marche triomphale d'Alexandre à travers l'Assyrie, la Perse et l'Inde.

Mais la mémoire de la carte remonte encore plus haut : toujours dans cette carte centrée sur la mer Noire, se déploient, du nord au sud de l'Asie Mineure (« Asia Minor ») et la barrant presque entièrement, les ruines légendaires de « Troye », tours ébréchées, murailles lézardées, charpentes sans toiture. Curieusement, au milieu de ce désastre, s'élançait une flèche bleue demeurée intacte.

Cette mémoire cartographique n'est ni simple ni homogène. Elle comporte ses sédiments accumulés, ses strates, ses ères géologiques. Il y a l'ère grecque et l'ère hébraïque. Puis le Moyen Âge a recouvert des pans entiers de l'ancienne mappemonde. C'est la strate qui correspond au voyage de Marco Polo : le Tibet, la Chine, le Japon et les îles de l'océan Indien lui doivent leurs nouveaux linéaments. Pour résumer, on pourrait dire que l'Asie de Le Testu additionne Ptolémée, Marco Polo et la cartographie nautique portugaise.

### Les merveilles de l'Inde

Au-delà vers l'orient, de la 26<sup>e</sup> à la 29<sup>e</sup> carte, s'étalent les merveilles de l'Inde, comme dirait Marco Polo. Durant tout le Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance « les Occidentaux conservent une certitude : le monde des merveilles est à l'est, en Orient »<sup>26</sup>. Cet « horizon onirique » est un monde tout à la fois d'opulence et d'exubérance : pierreries et parfums, épices et soieries, mais aussi monstres en tous genres, races monstrueuses d'hommes et d'animaux.

La 26<sup>e</sup> carte déploie l'Inde cisgangaïque ou en deçà du Gange : « India intra Gangem », comme il est écrit en grosses lettres rouges. Au nord de l'Indus, c'est-à-dire tout en haut de la carte, on lit cette inscription : « Ici sont des déserts qu'on ne peut traverser en moins de cent jours ». Par là sont passées les armées d'Alexandre. Deux rois couronnés sont assis sur leur trône doré, le sceptre à la main. Le plus septentrional est demi-nu. Le plus méridional est le roi de Narsingue. Non loin du premier s'étend la contrée des Gymnosophistes, ces philosophes nus qui fascinaient les Grecs, mais aussi Marco Polo<sup>27</sup>. La péninsule indienne est bien tracée, même si l'échancrure de Goa (« Groa » dans la carte) est disproportionnée, s'approfondissant en un large golfe semé d'îles.

La 27<sup>e</sup> carte montre l'Inde au-delà du Gange, *India extra Gangem*, jusqu'à l'isthme de Malacca et à l'île de Sumatra. La légende « Bagnella Renum » (pour « Bengalla Regnum ») désigne le royaume de Bengale. Dans le coin inférieur gauche, se dessine une partie de Java, avec l'inscription « Riviere St Pierre » qui déborde sur le cadre. Dans la « Mer de l'Inde Orientale », les îles Maldives plongent vers le sud comme une coulée d'étincelles rouges et vertes. Zellam (Ceylan) a la forme d'une goutte ou d'une larme tombant de l'Inde.

<sup>26</sup> Jacques Le Goff, « L'Occident médiéval et l'océan Indien : un horizon onirique », *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 280-298 ; cité p. 291.

<sup>27</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. Ph. Ménard, t. VI, chap. 172, p. 41-42 ; éd. A.-C. Moule et P. Pelliot, t. II, chap. CLXXVIII, p. 451-452.

Dans ces deux cartes de l'Inde, le dessinateur s'en est donné à cœur joie. Car si la partie méridionale est représentée avec une relative exactitude, les régions septentrionales offrent toute licence à l'imagination. Mais une telle imagination n'invente rien, puisant dans le répertoire des merveilles de l'Orient. Du côté de la Scythie, c'est-à-dire vers la Tartarie, autrement dit le Tibet, pullulent les races monstrueuses venues de Pline, Solin, Macrobe, et qui ont transité par Marco Polo. La 26<sup>e</sup> carte ne montre encore, tout en haut à droite, qu'un Cynocéphale égaré, le bâton à la main, du côté d'un « désert de trente jours de traversée » (« *Hic est desertum 30 dierum* »). La 27<sup>e</sup> carte, beaucoup plus riche, déploie, dans le registre supérieur, toute une frise fantastique : se succèdent le « désert de trente jours » ; une partie de la Scythie (« *Sitie pars* ») où marche un Cynocéphale nu un bâton à la main ; les monts Riphées, au-delà desquels s'avance un Blemmie sans tête, avec, au milieu de la poitrine, le visage tout étonné de se retrouver là ; trois dromadaires ; trois tentes festonnées de dorures sous lesquelles trône « le Roy Cham empereur de toute la Tartarie ». Au-dessous à droite, se déroule le combat des Pygmées et des grues, avec cette mention : « Reaulme des Picmeens ». Les grues croquent de minuscules Pygmées nus et roses, qui se défendent à coups de flèches et de massues. Plus au sud, vers le delta du Gange et du Brahmapoutre, deux Sciapodes (ou « Siapodes ») couchés sur le dos tiennent à deux mains leur jambe unique, et s'abritent sous leur pied vaste comme un parasol (*ill. 9*). Le commentaire se conclut par ces mots : « Ainsi que dit Marc Vénitien »<sup>28</sup>. Marco Polo est l'autorité d'où procèdent ces divers monstres de nature.

En revanche, plus trace de races monstrueuses dans les 28<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> cartes, mais la splendeur des royaumes assujettis au Grand Khan, tels que Marco Polo les vit. La 28<sup>e</sup> carte montre l'« Inde Orientale », depuis le Tibet jusqu'au Cathay, la Chine du Nord de Marco Polo. Le Grand Khan, barbe blanche, toque en tête et cimenterre au côté, est portraituré debout, accompagné de deux jeunes seigneurs et d'un grand lévrier. On serait tenté de voir dans ce portrait de groupe l'illustration d'un chapitre du *Devisement du monde* où il est question de la chasse du Grand Khan : « Vrai est que le Grand Sire a deux barons qui sont frères, l'un nommé Baian et l'autre Mingan. On les appelle *cuiucci*, qui veut dire en langue tartare ceux qui gardent les mâtins. Chacun d'eux a dix mille hommes sous ses ordres [...]. Et quand le Grand Sire va à la chasse, un de ces frères, avec ses dix mille hommes et bien cinq mille chiens, se tient à sa gauche, et l'autre frère, avec ses dix mille hommes et leurs chiens, se tient à sa droite »<sup>29</sup>. En bas à gauche, le Grand Khan est représenté une deuxième fois, assis sous sa tente, barbu, couronne en tête et sceptre en main, comme un roi de carte à jouer (*ill. 10*).

La 29<sup>e</sup> carte représente la « Mer de l'Inde Orientale et des Moluques ». Elle tente de fusionner, comme déjà l'*Atlas Miller*, le *Sinus magnus* ou « Grand Golfe » de la tradition ptoléméenne avec l'acquis des navigations portugaises. Ptolémée, en effet, imaginait, au-delà de la péninsule de Malacca ou « Chersonèse d'or » (« *Aurea Cherconesus* », écrit le scribe hésitant), un immense golfe arrondissant à l'est l'océan Indien et faisant de celui-ci une mer presque fermée. Comme la première circumnavigation de Magellan et Del Cano a crevé par le fond le « Grand Golfe », les cartographes s'efforcent de concilier le dessin traditionnel avec cette ouverture sur le Pacifique. Pour ce faire, ils inventent au sud-est une terminaison de l'Asie en « queue de dragon ».

### La « Grant Jave »

L'élément principal qui signe la provenance portugaise de *La Cosmographie universelle* est la présence d'une vaste « Terre Australe », qui réunirait la « Grande Jave », ou « Java la Grande », et la Terre de Feu à l'Antarctique. La Grande Jave est située dans la moitié du monde qui revient aux Portugais, en vertu des accords de Tordesillas renégociés à Saragosse en avril 1529. En annexant cette invention territoriale, Le Testu en fait hommage à Coligny, le dédicataire de l'ouvrage. Les

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. A.-C. Moule et P. Pelliot, t. I, chap. XCIII, p. 236. Cf. éd. Ph. Ménard, t. III, chap. 91, p. 86.

ornements des cartes, dont des batailles navales où les Français sont vainqueurs, confirment le sens politique de cette annexion.

Plusieurs hypothèses ont été formulées au sujet de la Grande Jave. La dénomination remonte à Marco Polo, qui l'opposait à « la Meneur Isle de Java », autrement dit à la Petite Jave, identifiée, selon les commentateurs, tantôt à Java proprement dite, tantôt à Sumatra<sup>30</sup>. Or Marco Polo le racontait par ouï-dire, mais il ne se trompait pas : « Selon ce que disent les bons mariniers, qui le savent bien, c'est la plus grande île qui soit au monde, car elle a au moins trois mille milles de tour »<sup>31</sup>. Cette « île grandissime », comme la qualifiait encore le Vénitien, c'était Java prolongée vers le sud dans les profondeurs tout juste devinées de l'Australie.

Dans la *Cosmographie universelle* douze cartes, c'est-à-dire près d'un quart, montrent cette hypothétique Terre Australe, laquelle est « peinte par imagination », comme le dit Le Testu. Cette imagination est prospective : elle prend les devants sur les progrès à venir de la science nautique<sup>32</sup>. Elle s'appuie sur des jalons bien réels, îles rencontrées par les navigateurs portugais et espagnols, mais artificiellement ressoudées de manière à former un immense continent, le troisième monde tant recherché.

La carte 39 montre la « partie de la Terre du Su » jouxtant le détroit de Magellan : monde inquiétant peuplé de géants barbus au regard mauvais, brandissant massues et boucliers. Comme la carte est orientée le nord en bas, ce n'est pas la Patagonie qui est au centre, mais la Terre de Feu ou « Terre du Su[d] », que l'on pensait être, non pas une île, mais un promontoire, l'une des extrémités les plus septentrionales du continent austral. Avec le sud en haut, la carte représente, au sens littéral, un monde renversé. S'appuyant sur la Patagonie et son légendaire « royaume de Ginganton », un immense territoire s'épanouit en une demi-douzaine de roses des vents qui remplissent le vide de la carte. Manifestement, les géants patagons, quatre d'entre eux du moins, ont émigré au-delà du détroit, vers le pôle. Indice supplémentaire du caractère merveilleux de cette Patagonie gigantesque extrapolée vers le sud : deux spécimens d'une faune improbable se font vis-à-vis par-delà la « Rivière qui passe à la mer Océane » : un loup tapi contre terre, et, face à lui, à bonne distance vers l'est, une sorte de lièvre à long cou et aux yeux exorbités à la Tex Avery (*ill. 11*).

Comme on le voit, Le Testu ne cherche pas à déguiser la fiction qui gouverne par larges pans sa représentation du monde. C'est en attendant « que connaissance en soit plus grande » qu'il marque et dénomme des caps qui ne sont peut-être que les affleurements sporadiques d'écueils ou d'atolls<sup>33</sup>. De cette manière les navigateurs seront à même de « se donner garde lorsqu'ils auront opinion qu'ils approcheront ladite terre »<sup>34</sup>. La fiction à valeur prospective répond à un usage pratique immédiat : elle épargnera au navigateur le risque du naufrage dans les parages qui recèlent la possible surprise d'une côte continue.

Des naufrages, justement, la *Cosmographie universelle* en montre deux à proximité de la Terre Australe, dans la « Mer océane de l'Inde Orientale »<sup>35</sup>. Dans la 30<sup>e</sup> carte, qui s'étend de la « Rivière Realle » au sud à l'île de Caudar ou Sandur au nord, « où se trouve des poissons de merveilleuse grandeur n'ayant que un œil au front » – des poissons-cyclopes en quelque sorte –,

<sup>30</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. A.-C. Moule et Paul Pelliot, Paris, François Maspero, 1980, t. II, chap. CLXIV, p. 409. Voir sur ce point Luis Filipe F. R. Thomaz, « L'Atlas Vallard et le problème de la connaissance de l'Australie au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Atlas Vallard*, Barcelone, M. Moleiro Editor, 2010, p. 39.

<sup>31</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*, *op. cit.*, chap. CLXIV, p. 409. Il faut corriger la note 379 sur ce passage.

<sup>32</sup> Voir Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 161.

<sup>33</sup> F. XXXV r<sup>o</sup>, en face de la Terre Australe, avec combat de sauvages nus et ensanglantés.

<sup>34</sup> F. XXXVII r<sup>o</sup>, en face de la « Mer océane de l'Inde orientale ».

<sup>35</sup> Légende commune aux 34<sup>e</sup> et 35<sup>e</sup> cartes.

deux navires sont en mauvaise posture. L'un, démâté, a sa proue encastrée dans un écueil et paraît sur le point de sombrer. Deux personnages, dont un sur la poupe, agitent les bras en l'air. Le second navire est secoué par la tempête. Beupré et mât de misaine sont intacts, mais le grand mât est rompu.

Autre naufrage, plus spectaculaire, dans la 34<sup>e</sup> carte, qui nous fait assister en direct à la submersion d'un navire dont le grand mât brisé est emporté avec voile et haubans, tandis que les passagers gesticulent ou se jettent à la mer. La cause de la catastrophe est un combat naval, où le vaisseau victorieux, pavillon d'azur au croissant d'argent à la hune, et pavillon de gueules à la croix blanche à l'arrière, canonne son adversaire à demi englouti. La Terre Australe n'est pas seulement une chimère ; c'est un enjeu crucial dans la guerre que se livrent les flottes concurrentes. Nul hasard si le vaisseau vainqueur, à en juger d'après ses pavillons, est un navire de Jean Ango, et le vaisseau coulé un espagnol, portant à son mât brisé le pavillon de Castille et à l'arrière un pavillon écartelé de Léon et d'Aragon (*ill. 12*) !

### **L'Australie en filigrane**

Les cartes de la Terre Australe sont très inégalement fouillées. La plupart, et notamment les dernières de la série, de la 33<sup>e</sup> à la 41<sup>e</sup>, sont des plus pauvres du point de vue choronymique, preuve évidente de leur caractère fictif. Mais d'autres présentent un luxe de détails inouï. Une des cartes les plus caractéristiques à cet égard représente côte à côte la « Petite Jave » et la « Grande Jave », séparées l'une de l'autre par une rivière nommée « Riviere Grande » (*ill. 13*, carte 31, f. 32 v<sup>o</sup>). La carte est orientée le nord à gauche, comme l'indique la fleur de lys surmontant la rose des vents au centre. De sorte que la ligne des îles Moluques s'étire ici verticalement, depuis « Taprobaine dicte Sarmatra » (Sumatra) en bas, jusqu'à Timor en haut, en passant par Java, Bali, Lombok, Sumbawa, Flores. La bizarrerie est que certaines de ces îles se prolongent au sud (c'est-à-dire, ici, vers la droite) dans un immense continent, dont elles constituent en définitive les promontoires. Deux inscriptions en capitales rouges figurent à la même hauteur : la « Petite Jave », l'île de Java proprement dite, la plus peuplée et la mieux connue des îles indonésiennes ; la « Grande Jave », c'est-à-dire l'Australie. Cette étrange représentation de la Terre Australe comme annexe de Java résulte de l'imprécision des connaissances à ce sujet, mais aussi d'une circonstance bien réelle : le fait que la côte sud de Java, exposée aux tempêtes et difficilement navigable, n'est ni fréquentée ni même explorée par les navigateurs, et que l'on ignore en conséquence la largeur de l'île<sup>36</sup>.

Dans une autre carte de la série, tel profil côtier suggère, de manière assez précise, la côte nord-occidentale de l'Australie, avec la bosse du Cap Nord-Ouest et le golfe Joseph Bonaparte, plutôt que celui de Carpentaria (carte 33, f. XXXIV v<sup>o</sup>). Dans cette carte, le légendaire affleure partout. Une faune mi-réelle, mi-fabuleuse, y coexiste avec des peuples nus et blancs comme ceux du Brésil, tout aussi agressifs d'ailleurs, puisqu'ils s'étripent à coups de lance. On y voit en bas à droite un caïman haut sur pattes ; dans le coin inférieur gauche, une sorte de chien clabaud aux oreilles pendantes, aux yeux protubérants ; vers le milieu de la carte, un cerf en arrêt, contre lequel un indigène à chapeau pointu et à jupette de plumes décoche sa flèche (*ill. 14*) ; plus haut encore, un fauve à tête de singe, qui a l'air de rire. À peu près à même hauteur, dans la « Mer de l'Inde Orientale », on distingue des « Illes des Griffons » (îles des Griffons), promesse de créatures non moins fantastiques. Des roses des vents richement ornées remplissent tout l'espace vacant au sud. Inscrites dans l'intérieur du continent et donc en terre ferme, elles perdent toute valeur d'usage pratique pour n'avoir plus d'autre fonction qu'ornementale. La fleur de lys, au-dessus de deux d'entre elles, désigne le Nord.

<sup>36</sup> Luis Filipe F. R. Thomaz, « *L'Atlas Vallard* et le problème de la connaissance de l'Australie au XVI<sup>e</sup> siècle », art. cit., p. 46

La Terre Australe que dessine Le Testu dans les douze cartes de sa *Cosmographie universelle* n'offre guère d'homogénéité. Cela est vrai des relevés géographiques qui proviennent de sources différentes, mais aussi de la riche iconographie qui apparaît des plus composites. Le dessinateur a donné libre cours à son imagination : une faune fabuleuse pullule dans ce monde hypothétique : la blanche licorne des tapisseries médiévales s'est acclimatée à ces régions, comme en témoigne sa présence récurrente dans les cartes 30, 34, 37 et 38. Comme ailleurs dans l'atlas, les races monstrueuses traditionnelles, venues d'Isidore de Séville ou de Pierre d'Ailly (Blemmies, Sciapodes, Cyclopes ou Monocules, Cynocéphales, etc.) coexistent avec les nouvelles, telles que Géants patagons, Cannibales du Brésil, Amazones de la forêt équatoriale. À côté de ces peuples fabuleux situés aux limites de l'humanité, l'hypothétique continent abrite des sauvages nus qui semblent avoir émigré à partir du Brésil, mais également des peuples civilisés aux riches parures, qui rappellent les Orientaux de Marco Polo.

Dans la *Cosmographie universelle*, les habitants de la Terre Australe, « lorsqu'ils ne portent pas de plumes, sont vêtus comme les habitants de l'Inde », observe à juste titre Marie-Madeleine Azard<sup>37</sup>. Parfois même, ils combinent l'habit oriental, tuniques et manteaux brodés, chapeaux de diverses formes, avec la coiffure de plumes empruntée aux Indiens du Brésil tropical. C'est ainsi que, dans la carte représentant la Petite et la Grande Jave côte à côte (carte 31, f. 32 v<sup>o</sup>), un vieillard à barbe blanche, habillé d'un justaucorps bleu et d'un riche manteau à manches perdues, porte sur la tête une couronne de plumes. Dans la même carte, un prêtre (?) en tunique bleue barrée d'or tient dans une main un feuillage et dans l'autre une petite sphère verte ; il est pareillement couronné de plumes. Ces menus détails permettent d'observer sur le vif le travail de montage auquel a procédé Le Testu pour construire de diverses pièces sa Terre Australe. Et que dire des féroces géants de la Terre de Feu, exhibant tous les signes de la virilité, barbe abondante et muscles saillants, que l'on voit parés de jupettes de plumes comme des danseuses de music-hall ?

En définitive, la Terre Australe de Le Testu, ce continent surgi de nulle part, participe tout à la fois de l'Asie et de l'Amérique, et peut-être aussi un peu de l'Afrique. Comme l'imaginaire île Lincoln, autrement dit l'*Île mystérieuse* de Jules Verne, l'une des fictions géographiques les plus denses et les plus riches des « Voyages extraordinaires », elle réunit la faune, la flore et l'humanité aux races improbables des trois continents exotiques traditionnels, sorte de précipité de l'imaginaire des lointains ancré au sud.

Ambivalence de cette cartographie, beaucoup moins naïve qu'il n'y paraît : elle donne à voir et à rêver, mais en même temps elle ne garantit pas la vérité de ce qu'elle montre. Elle met l'eau à la bouche du spectateur, sans lui assurer que la promesse de l'image sera suivie d'effets. Le commentaire placé en vis-à-vis est là pour suspecter, sinon le beau mensonge, du moins la belle fiction, et rappeler toute la distance qui la sépare du réel. « Toutefois ce que j'en ai marqué et dépeint n'est que par imagination », explique Le Testu dans la notice relative à la carte de la Petite et de la Grande Jave (carte 33, f. XXXIV v<sup>o</sup>), précisant ensuite : « pour ce qu'il n'y a encore eu homme qui en fait découverte certaine, pourquoi je diffère en parler jusque à ce que on en ait eu plus ample déclaration », avant d'ajouter, au risque de paraître se contredire : « Toutefois en attendant que connaissance en soit plus grande j'ai marqué et dénommé quelques promontoires ou caps, pour radresser les pièches qui pour ce sont ci dépeintes »<sup>38</sup>. Même expression patoisante quelques feuillets plus loin, et même va-et-vient, typique au demeurant de la légendaire prudence normande, entre l'affirmation et la négation : « Je laisserai de plus en parler jusque à ce que plus ample découverte en ait été faite, et combien que j'aie écrit et noté quelques noms sus quelques

<sup>37</sup> Marie-Madeleine Azard, dans Monique de La Roncière et Michel Mollat du Jourdin, *Les Portulans. Cartes marines du XIIIe au XVIIe siècle*, Fribourg, Office du Livre, et Paris, Nathan, 1984, p. 234, commentaire de la carte 51.

<sup>38</sup> Le Testu, *Cosmographie universelle*, f. XXXV r<sup>o</sup> ; texte transcrit dans Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe*, p. 190.

caps, ce n'a été que pour radresser les pièches ici dépeintes les unes des autres »<sup>39</sup>. On perçoit ici toute l'ambiguïté de la démarche, et c'est là que réside sa ruse, dans le dédoublement entre deux personnages et deux fonctions, un commentateur timoré et un artiste téméraire : le commentateur se garde prudemment de décrire ce que le peintre, très évidemment, montre.

Cette insistance d'un commentaire répétitif indique par ailleurs la double fonction dévolue ici à l'imagination : non seulement elle bouche les trous de la connaissance géographique et comble les lacunes de la terre connue, mais de plus elle « radresse les pièches », elle fait tenir ensemble les différentes pièces rapportées qui composent un atlas somme toute hétéroclite. Dans l'un des commentaires relatifs à la Terre Australe, Le Testu mentionne le mystérieux « Cap de More » à l'orient, en précisant qu'il « n'est marqué que pour radresser les feuillets de ce livre »<sup>40</sup>. Ce « Cap de More » figure avec les mêmes délimitations dans la carte précédente, qui est plus orientale, puisque le parcours général de toute cette section conduit de l'est vers l'ouest, et de l'Insulinde vers la Patagonie en passant loin au large du cap de Bonne-Espérance. Il sert donc de repère pour l'assemblage des cartes 37 et 38, tout comme les « Isles de Monne », plus orientales encore, permettent la transition entre les cartes 36 et 37, et le « Cap de Memoire » le passage entre les cartes 35 et 36 (*ill. 15*). Belle trouvaille, au demeurant, que ce Cap de Mémoire ! Il fait mémoire d'une information fournie antérieurement et remplit la fonction de rappel d'une carte à l'autre. On voit donc comment la fiction cartographique joue le rôle d'articulation à l'intérieur de l'atlas. Ce n'est plus seulement un bouche-trou, mais une manière de pivot ou de charnière ; pivot mobile, charnière flottante, qui autorisent une part de jeu dans le montage des cartes successives.

Il importe enfin de noter que la Terre Australe ne figure pas en appendice de la *Cosmographie universelle*, mais au beau milieu de celle-ci, ou plutôt aux deux tiers de son parcours. Elle est placée entre l'Asie et l'Amérique, entre une terre traditionnellement accueillante aux merveilles et un Nouveau Monde d'où la merveille n'est pas complètement expulsée ; entre un continent célébré par les géographes anciens pour la puissance de ses empires, illustré successivement par les conquêtes d'Alexandre et les pérégrinations de Marco Polo, et le continent-méridien que viennent de révéler les navigations des Espagnols, des Portugais et de quelques Français. La Terre Australe est donc fortement intégrée à l'atlas. Bien plus : elle fait le lien entre deux parties essentielles de celui-ci. Selon un parcours général est-ouest, bordant au sud l'océan Indien, puis l'Atlantique Sud, elle conduit de l'ancien monde au nouveau. Faite de raccords, elle constitue elle-même un puissant raccord entre le monde des anciens et le monde des modernes. C'est dire que sa présence dans l'atlas n'est pas ornementale ; elle est fonctionnelle ou, pour mieux dire, structurelle. Elle exprime, en son cœur, la plasticité de l'image du monde. Surtout elle manifeste le caractère mobile et instable d'un atlas ouvert, en devenir, où l'avenir, d'ores et déjà, trouve logement et logis, par définition extensibles.

Frank LESTRINGANT

\*\*\*\*

---

<sup>39</sup> F. XXXVII r°.

<sup>40</sup> F. XL r°.